CD, événement, compte rendu critique. Julie Fuchs : Yes ! (Deutsche Grammophon 2015)



CD, événement. Compte rendu critique. Julie Fuchs : Yes ! (Deutsche Grammophon 2015). Ce pourrait être l'ossature d'une revue musicale imaginaire à laquelle la jeune diva nous convie; déjà remarquée dans Ciboulette de Hahn (1923) où elle incarnait avec un angélisme déterminé et pétillant la lolita des halles parisiennes (présente ici évidemment : « C'est pas Paris, c'est sa banlieue »), Julie Fuchs abandonne ses vocalises néoclasssiques et triomphantes qui concluaient lumineusement l'opéra des Lumières, Renaud de Sacchini, pour un premier récital discographique, tout en savoureuse finesse. Son « **j'ai deux amants » (L'amour masqué d'André Messager, 1923)** pétille en vraie nouvelle diseuse après Yvonne Printemps ; féministe ce qu'il faut et plus encore, superbe actrice aux nuances délectables et à la prosodie précise et fluide, insolente et mordante, dans l'air de **Thérèse des Mamelles de Tirésias (1917)** ; les deux Kurt Weill – en français -, surprennent par leur profondeur et la réussite de l'alliance comédie grinçante, amertume cynique (complainte de Mackie, L'opéra de Quat'sous, 1928). Quand à **Phi-Phi** (ah, cher monsieur excusez moi, de Christine, 1918), la diva d'une articulation lumineuse là encore, revivifie le clin d'oeil à la Manon de Massenet.



Ce qui captive c’est la superbe couleur que la coloratoure sait insuffler à des aigus toujours couverts, tenus, porteurs d’une émotion sincère, d’une élégance très suggestive.
Sous couvert de la légèreté parfois grivoise (le « premier tirage » de Phi-Phi, le « ça » de Casimir Oberfled, 1932), la soprano cultive une finesse d’intonation de bout en bout enivrante. D’autant que son articulation et son intelligibilité demeurent deux qualités continûment préservées.

Opérette régénérée sous l’influence du music hall, du jazz et de la comédie musicale, l’époque et le répertoire que sert avec une subtilité très juste Julie Fuchs pour son première album, soulignent l’essor du spectacle musical à Paris marqué par une insouciance féconde propre aux années Folles.

Diseuse enivrée, d’une irrésistible séduction, la nouvelle diva française

Julie Fuchs dit Yes !



Il appartient aux jeunes talents du moment de nous étonner d'abord, de nous surprendre ensuite en dévoilant par l'affinité de leur voix et du répertoire choisi, tout un style expressif et la cohérence d'une sélection musicale, gageure énoncée et remarquablement réussie dans ce premier album qui nous épargne les sempiternelles premières éditions lesquelles souvent conçues comme des cartes de visite, abreuvent de pots pourris indigestes dans une auto célébration toujours décousue. Rien de tel ici tant la suave et facétieuse parenté entre chaque air et mélodie fait référence à une époque bercée de culture, de finesse, de fantaisie habile, d'une constante intelligence.
La cantatrice sûre, au goût affûtée, au style irréprochable sachant constamment jouer entre mélodie parodique et séditieuse et grand air d'opéra (sublime mélodie du **Coq d'or de Rimsky** de 1909 : le fameux Hymne au soleil, chnaté en français comme l'ensemble du programmes) nous enchante par une maîtrise savoureuse entre chant lyrique et opérette : une telle fluidité captive mêlant finesse et humour, ivresse et suavité … se filles tendres et faciles (qui ne cessent de dire yes) gagnentt une profondeur lyrique indiscutable et ses airs lyriques classiques (les deux Lehar) et surtout le Rimsky déjà cité, gravissent les marches de l'embrasement par un timbre de lyrique léger virtuose.

Chaque air lui va, chaque situation la valorise, dévoile un tempérament taillé pour l'intensité enivré du drame… L'instinct artistique s'affirme dans la finesse servie par une voix d'une ineffable séduction en rien artificielle et si profondément humaine : voilà qui nous change de bien des lolitas pour lesquelles chant signifie performance. Ici la musicalité entre comédie et sincérité confirme une somptueuse intelligence.
Magistral (écoutez l'insolente agilité de son Ravel : L'enfant

et les sortilèges, 1925, exhortation délirante de l'animal/insecte vengeur). Pour finir le « Thé pour deux » (No no Nanette, Vincent Youmans, 1925) éblouit littéralement par son élégance suave. Un miracle de diction amusée piquante que n'aurait pas renié les plus exigeants parisiens, Cocteau et Guitry.
Alors face à tant de finesse enjouée et stylée que dire à cette nouvelle diva réjouissante qui a la super classe : ce qu'elle dit elle même ressuscitant le Maurice Yvain de 1928 : un immense » yes » ! C'est donc un **CLIC de classiquenews pour septembre 2015.**

CD, événement. Julie Fuchs : Yes ! (1 cd Deutsche Grammophon, enregistrement réalisé à Paris en avril et juin 2015). Yvain, Poulenc, Ravel, Honegger, Weill, Christiné, Youmans, Rimsky, Hahn… Orchestre national de Lille. Samuel Jean, direction.

CD., annonce. Ivan Ilic plays Morton Feldman (1 cd Paraty)





CD., annonce. Ivan Ilic plays Morton Feldman (1 cd Paraty). ***The Feldman Project… by Ivan Ilic***. Ses mains sont d'un geste intérieur. Ses yeux sont ceux d'un mage hypnoptiseur. Pas étonnant que **le pianiste Ivan Ilic** soit fasciné par les climats suspendus, parfois énigmatiques en tout cas souvent déconcertants de l'américain Morton Feldman. D'ailleurs pour interpréter ses oeuvres, l'interprète a perfectionné des techniques de mémorisation très anciennes pour jouer Feldman en exprimant à la lettre sa conception si personnelle du développement musical, abolissant le temps et l'espace. Le pianiste américano-serbe **Ivan Ilic**, poursuit son exploration des continents méconnus dessinés par le compositeur américain, décédé en 1987. A l'aune des grands penseurs et créateurs de son temps, -Boulez, Stockhausen et John Cage dont il fut proche-, Feldman a défendu avec ténacité et même esprit de *compétition*, sa propre voix. Sa musique ouvre des portes, laisse envisager des perspectives, des mondes et des continents qui étaient invisibles mais que l'écoute de plus en familière de ses partitions, permet d'envisager voire de visualiser surtout d'*éprouver*. Ce sont moins des narrations que des situations (« *territoires* ») que la musique de Feldman cultive et provoque, suscitant chez le spectateur / auditeur, un nouveau champ de conscience, un nouveau protocole d'écoute. La spatialité devient essentiel ici : elle libère musique et auditeur pour des explorations infinies.

Sons et champs de Morton Feldman

A ce titre, dans la notice accompagnant le livret de ce disque monographique (***Ivan Ilic plays Morton Feldman***), le pianiste expose sa propre expérience à l'écoute de Feldman : impatience, trouble d'abord, puis révélation et accomplissement spirituel… et même « *libération, transe* ». Le propre de Felmdan demeure la qualité d'atmosphère qu'il produit au-delà de la musique et des notes. Un climat quasi hypnotique qui modifie la sensation ordinaire du temps, pour un temps mental hors de toute expérience classique, qui bascule en révélation pour l'écouteur attentif. Ivan Ilic s'inspire du cycle des hommages – portraits d'artistes que Feldman a rencontrés grâce à son ami John Cage … : « *Frank O'Hara (le poète), Mark Rothko, Willem de Kooning, Philip Guston (peintres), Aaron Copland, John Cage, Christian Wolff, Stefan Wolpe (compositeurs), et Samuel Beckett (l'écrivain, poète, et dramaturge). Un nom se démarque cependant des autres : Bunita Marcus*. »

Feldman lui dédie un pièce ample qui dure 1h10 et qu'il compose en 1985. La compositrice a compté dans sa propre maturation : intime du compositeur, elle aurait même refusé sa demande en mariage. Ivan Ilic en enregistre ici et dans une sonorité scrupuleusement restituée, la version critique corrigée, publiée en mars 2011, une version qu'il a encore enrichie grâce à sa connaissance profonde du manuscrit de Feldman (si riche en annotations très précises).



Les connaisseurs d'Ivan Ilic savent combien *Palais de Mari* a compté pour la réussite et l'accomplissement de son dernier cd (**The Transcendentalist : Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman 1 cd Heresy, mai 2014**), la dernière composée par Feldman en 1986 et qui fut commandée par… la compositrice Bunita Marcus. Feldman appréciait son écriture à la fois *splendide et élégante*. Ivan

Ilic nous offre une nouvelle exploration de l'écriture et des climats de Feldman à travers un nouvel itinéraire hypnotique. **Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**.

Prochains concerts d'Ivan Ilic : Londres, le 5 novembre 2015, Peacock Room, Trinity Laban Conservatoire. Paris : le 11 novembre 2015 à la Fondation des Etats-Unis (sur le piano Steinway modèle D de la salle de concert Art Déco).



1 cd Ivan Ilic plays Feldman (Paraty : Album 50)
Feldman (1926-1987) : For Bunita Marcus, 1985
Ivan Ilic, piano
1 cd Paraty 135505. Parution : le 16 octobre 2015.

+ d'infos : www.ivancdg.com



36ème festival d'Ambronay : Du 11 septembre au 4 octobre 2015



Festival d'Ambronay (01), 36e édition: 11 septembre-4 octobre 2015. Sous l'invocation générale de « mythes et mystères ». Du 11 septembre au 4 octobre 2015, en quatre week-ends et des intervalles. « Approchez ! Laissez-vous en conter, petits et grands, curieux et passionnés de l'Etrange », dit la recommandation stéréophonique de cette 36e édition d'un Festival Phare. Cette année, c'est autour de quatre thématiques – le Roi-Soleil,chefs-d'œuvre mystérieux, figures mythologiques, déclinaisons personnelles – que se groupent les… très nombreux concerts et manifestations de culture à Ambronay. Essai d'un tour d'horizon en partant de

l’Abbatiale…ogivale de ce festival Baroque.

La fable et le caché, dieux et Dieu

L’étymologie antique n’est pas coquetterie : elle nous guide en bien des labyrinthes, nous rappelant à des « poteaux indicateurs » les directions que prennent ces mots qu’on emploie maintenant sans y prêter attention… Ainsi les deux que la Direction d’Ambronay (Alain Brunet, le Président ; Daniel Bizeray, le Directeur Général) a choisis pour sous-titrer son édition 2015 : « **mythes et mystères** »… Le mythe, c’est la fable, le récit, l’histoire, puis l’approfondissement de l’individuel pour aller vers une dimension universelle. Le mystère : ce qui est caché, peut-être parce que défendu par les dieux, et que l’on peut feindre d’organiser en laissant dans l’ombre les intentions du culte (Mystères d’Eleusis…), ou même chez les adeptes d’un Dieu unique, ce en quoi un tel Dieu se dérobe à la connaissance (Deus absconditus, Dieu caché, dira Pascal)… Et le Baroque dont Ambronay a fait son lieu géométrique se situe bien dans l’ Histoire européenne entre Renaissance – retour à la civilisation antique, recherche d’une voie moderne que vont condamner les guerres de religion – et Révolution, qui ouvrira aussi bien sur le désenchainement de la conscience en face des dogmes monarcho-religieux que l’ exaltation d’un moi romantique poursuivant son « chemin vers l’intérieur ».

Change et Protée

Mais alors, entre ce XVIe et ce XVIIIe finissants, pourquoi une doctrine esthétique qui privilégie ce qu’on nomme le change (changement), l’illusion, l’instabilité, l’éloquence des formes mouvantes et captivantes des sens ? C’est que – du moins et surtout dans les pays catholiques- les pouvoirs ont décidé d’adopter la théâtralité comme arme (plastique,

musicale, poétique) contre la réflexion (réformée) sur les textes, en particulier après le Concile de Trente (2e tiers du XVIe), l'imaginaire paradoxalement encouragé contre la rigueur d'un ordre –classique, si on veut -…

… pour un Roi-Soleil, du berceau à la tombe



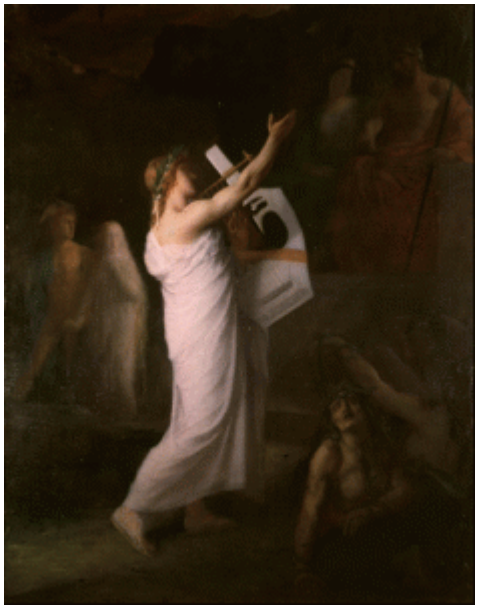
Le 1er thème 2015 – mythe du Roi-Soleil – se situe donc bien à la jonction de ces tensions que l'évolution de la France au cours du XVIIe illustre. Au fait, Louis le Magnifique, vous le préférez bébé ? alors ne manquez pas –une recréation mondiale, par le Galilei Consort de Benjamin Chénier – la Messe pour la naissance du Grand Dauphin, alias p'tit Louis-1638, commandée par Louis XIII au Vénitien Giovanni Rosetta. Un Louis qui devenu grand (bon guitariste, fou de danse) devra beaucoup – esthétiquement – à un autre immigré italien, il signor Gian Battista Lulli : l'aîné, grand humaniste et ami protecteur de l'esprit ambronaisien, Jordi Savall à la tête de son…mythique Concert des Nations, lui rend hommage, ainsi qu'à Rameau, Purcell et Boccherini. Puis il y a le guerrier, conquérant (et souvent metteur à sac) de l'Europe, glorifié par le même Lulli dans son Te Deum de 1677, célébrant en fait le baptême de son fils, parrainé par le Souverain ; (c'est en le dirigeant dix ans plus tard que le povero Signor se donna le coup de canne fatal porteur de gangrène…)

Je te viens voir pour la dernière fois

Et aussi le même hymne militaire par M.A.Charpentier, dit plus tard de l'Eurovision au temps si lointain où les « étranges lucarnes » s'indicativaient de son leit-motiv… par Le Poème Harmonique de Vincent Dumestre (un des ensembles mythiques de

la 3e génération baroqueuse). Et puis même le Soleil (« ce sacré Soleil dont je suis descendu », disait la coupable Phèdre racinienne) s'éteint après 54 ans de règne : en 1715, « Soleil, je te viens voir pour la dernière fois » (encore Phèdre), le héraut baroque de l'Ostentation (le Grand Paon, que le mythique livre de J.Rousset mettait en dialogue avec l'enchanteresse Circé)lâchait prise, après une vieillesse rangée en cagoterie morose. Franco Fagioli l'Argentin – « la voix-soleil » -, révélé par Ambronay, rend cet ultime hommage (1715-2015) via Lulli et Haendel, accompagné par l'Orchestre de Chambre de Bâle .

Le Wanderer par amour d'Euridice



Dans l'histoire des Mythes hérités de l'Antiquité, le plus touchant et troublant ne revient-il pas à celui d'Orphée ? Et pas seulement pour les musiciens dont le chanteur thrace est devenu une sorte de Saint Patron (diraient les chrétiens).Mais surtout parce qu'à travers les variantes de l'Odyssée Orphéenne, beauté, défis à l'ordre « divin », amour fou pour la femme prisonnière, héroïsme du wanderer amoureux aux enfers, et cruauté des Puissants (ceux d'en-haut, les Ouraniens, ceux d'en-bas, les Chtoniens, selon la mise en catégorie des Grecs), chacun, spectateur ou lecteur, ressent que cela parle vie et menaces de perte à « l'être pour la mort » que nous sommes tous. Naissance de l'opéra aussi, en Italie, pour l'Europe et au-delà, avec Peri, Caccini et Monteverdi : c'est ce qu'illustrent Scherzi Musicali et le couple Euridice (Deborah Cachet)- Orfeo (Nicolas Achten, qui dirige et s'accompagne au théorbe), en y ajoutant Rossi, Merula,

Sartorio et Falconiero.



Le grand découvreur argentin (naguère découvert par Ambronay), **Leonardo Garcia Alarcon** nous emmène avec sa Cappella Mediterranea et trois chanteuses (A.Reinhold, G.Bridelli, M.Flores) du côté de chez Cavalli, immense auteur d'opéras (dites 33 !) « explorateur sans égal des passions amoureuses ». Et si vous échappez ici à l'inc….(complétez l'adjectif convenable) Orphée aux Enfers d'Offenbach, vous pouvez en revanche faire raconter à vos enfants le Voyage doté d' happy end, grâce à J.P.Arnaud, le hautboïste fondateur-directeur de Carpe Diem, avec marionnettes, théâtre d'ombres et musiciens du Théâtre sans Toit. Version dérisoire et déridante de la mythologie par l'écrivain XVIIe Scarron,baroque-burlesque français (qui fut le premier mari de Madamede Maintenon,ultérieure et gardienne de la vertu très catholique de son Louis XIV revenu aux bénitiers), un Typhoo relooké par Arnaud Marzorati et sa trépidante Clique des Lunaisiens.

Selon Saint Marc, Alessandro Striggio, Nicola Haym

Revenons au plus sombre,en tout cas, sans (trop de) soleil : ce sont « chefs-d'œuvre mystérieux », longtemps remisés à l'arrière-plan. Ainsi, la surprise peut venir encore de…Johann-Sebastian Bach, dont vous n'ignorez pas qu'il écrivit aussi une Passion selon Saint Marc, patchwork du début des Thirtheen XVIIIe, (de 1731 à 1744), dont « la seule copie connue brûla » pendant la Guerre de Six ans (la 2nde mondiale, bien sûr), mais dont la réapparition du livret en Russie a inspiré l'organiste F.Eichelberger puis le chef Israelien Itay Jedlin pour une version intégrale-reconstituée de la partition « perdue », ici donnée par le très internationaliste Concert Etranger. Et aussi, êtes-vous certain que « les

grandes pages chorales de Vivaldi étaient écrites pour voix féminines » ? Geoffroy Jourdain en tout cas le pense et le fait réaliser par les chanteuses de ses Cris de Paris, rebaptisées Orphelines des Ospedali (Hôpitaux) de Venise. Retour à Monteverdi via un Striggio père du librettiste d'Orfeo (1607), qui fut aussi compositeur, notamment d'une « Messe à 40 voix indépendantes, d'un gigantisme et d'une sensualité inouïs », (tiens, comme celle plus connue de l'Anglais Tallis), qui « disparut mystérieusement pendant quatre siècles ».

C'est un autre grand redécouvreur, Hervé Niquet qui la confie à son Concert Spirituel, et lui adjoint d'autres oeuvres de Monteverdi, Corteccia et Benevolo. Et puisqu'on parle librettistes, voici « dans l'ombre du géant Haendel », l'un de ses inspirateurs de récits opératiques, un Nicola Francesco Haym, qui ne mérite certainement pas la mise à l'oubli, et dont certaines pièces instrumentales et arias s'entrelacent à celles de Georg-Friedrich (L'Allemand puis Italien et enfin Anglais…) grâce au travail de l'ensemble Aura Rilucente.

Les étoiles et le scintillement hivernal

4e catégorie retenue par Ambronay : « déclinaisons personnelles des artistes autour de Mythes et Mystères ». Les Surprises (L.N.Bestion de Camboulas) explorent le versant chrétien de méditation sur vie et mort, à partir du finalement mystérieux H.Biber, surprenant Allemand fin XVIIe (ses Sonates du Rosaire…), et d'autres contemporains ou successeurs de Biber, en y joignant la recherche du jeune F.Brennecke sur la notion de chaconne… Le 15e Quatuor de Schubert est-il mythique, en son ampleur de Winterreise dans le tremolo du froid glacial qui va vers l'inconnu ? Le Quatuor Terpsychordes qui l'interprète lui adjoint en création mondiale un 4e op.54, (« mythes et mystères »), de la compositrice française

Florentine Mulsant. C'est rappeler la vocation permanente d'Ambronay : prolonger le Baroque jusqu'au-delà de ses frontières historiques ou géographiques. Ici donc F.Mulsant, et F.Brunnecke. »Au dessous des étoiles », les polyphonies et madrigaux du groupe Voces Suaves (F.S.Pedrini) organisent la rencontre quelque part dans l'espace-temps des métaphysiciens baroques ou renaissants (Vittoria, Gesualdo, Palestrina, Monteverdi) et des XXIe Thierry Pécou, Silvan Loher et Joanne Metcalf. Et revenons vers le mystère du temps bi-polaire (baroque errant et classique canalisé) de Louis XIV, avec son compositeur de la Chapelle Royale, Henry du Mont, dont on ne jouait naguère qu'une Messe, et qui se révèle maintenant « inventeur du grand motet à la française, cette forme qu'il porte immédiatement à des sommets stupéfiants » : c'est le jeune et très lancé ensemble Correspondances (d'origine lyonnaise, via le CNSMD) qui explore ce Mystérium, sous la direction de Sébastien Daucé, son chef fondateur.

Orient-Occident

L'intemporel fado, porteur de la mélancolie lusitanienne de « saudade », surgit dans Mistérios de Lisboa (Duarte) ; dans Contar,Cantar, les polyphonies ibériques de la Seconda Pratica (l'ensemble s'est donné un titre monteverdien)remontent à travers XVe,XVIe et XVIIe les chemins de la mémoire, pour interroger « la vérité fantasmée du passé »(musical et psychologique). Selon l'esprit d'autres Correspondances analogues à celles que reconstruit l'esprit de Jordi Savall, un trio baroque (luth de T.Dunford, clavecin de J.Rondeau)et oriental (percussions de K.Chemirani, « révélation de récentes Victoires, donne vie à une toccata aux fragrances de jasmin,parsemée d'improvisations et de rythmes endiablés ». Et encore voici Aashenayi,(qui signifie en Persan : rencontre), en terre ottomane et séfarade du temps de Soliman le Magnifique, par le Canticum Novum (Emmanuel Bardon)….

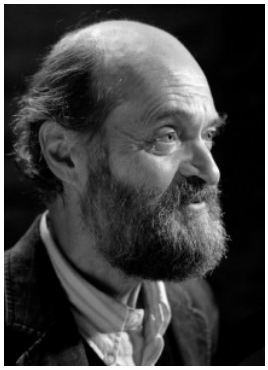
Ambronay ou Avignon ?

Ou sans rattachement trop catalogué aux thématiques (foin du tiroir à compartiments étanches, proclame tout le baroque d'hier et aujourd'hui !), mais baignant aussi en mythe et mystère : la Messe en si de J.S.Bach par le Collegium 1704 de Vaclav Luks, quatre cantates sacrées (BWV 4,153,156 et 159) avec le Banquet Céleste de Damien Guillon, l'énigmatique King Arthur de Purcell relu par le si imaginatif Jean Tubéry (La Fenice, Vox Luminis), le Dixit Dominus de Vivaldi par le même Ghislieri Choir de G.Prandi qui honora le Dixit de Haendel, et insiste ici sur les œuvres sacrées de Galuppi, et l'ancêtre toujours en fleurs polyphoniques des ZartsFlo (W.Christie pour les intime)s, ici dirigé par Paul Agnew, dans des Madrigaux de Monteverdi. Et puis ne pas oublier les anniversaires, tel le 10e du label-disques d'Ambronay (plus de 50 titres et de 100.000 exemplaires vendus), le festival interne eeemerging (jeunes ensembles émergeants européens)qui persiste et signe en son engagement, les spectacles en résidence future proposés par l'Académie Européenne, formules toniques du Chapiteau, les afters, les visites patrimoniales, les « mises en oreilles », conférences… Bref, tout un monde pas si lointain de Lyon et Ailleurs. Ou pour oser la formule-maison cependant laissée dans l'interrogatif : « Ambronay, Avignon de la musique baroque ? »…



Ambronay (01), 36e édition du Festival Baroque. Du 11 septembre au 4 octobre 2015, quatre week-ends et leurs intervalles. Environ 30 concerts à Ambronay (Abbatiale, Tour des Archives, Chapiteau, Salle Monteverdi, Parc…), Ambérieu, Lagnieu, Jujurieux, Bourg-en-Bresse (01),Lyon. Renseignements, réservations : T.04 74 38 7404 ; www.ambronay.org

Arvo Pärt : le paradis perdu, Adam’s passion

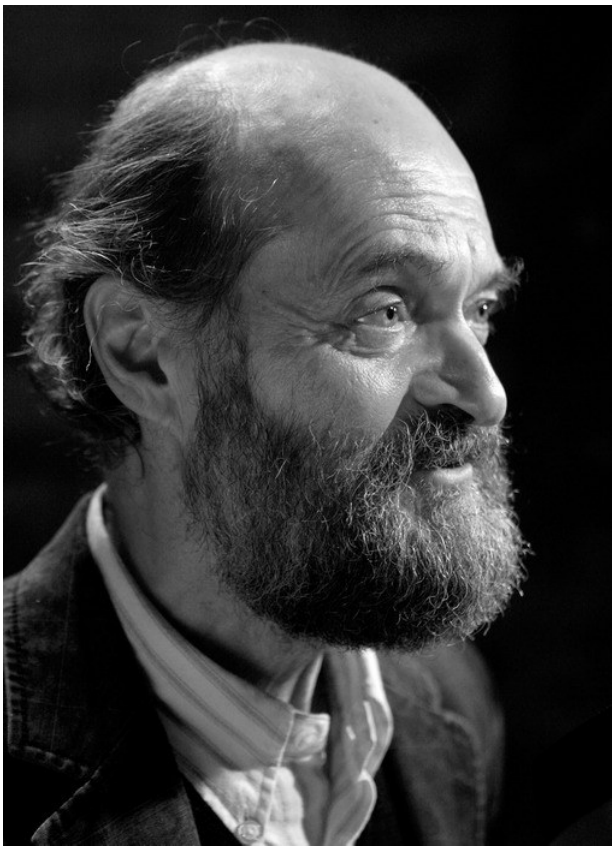


Télé. Arte. Arvo Pärt : le paradis perdu. Dimanche 27 septembre 2015, minuit. Portrait du compositeur estonien Arvo Pärt, célébrité majeure de la musique contemporaine,- l’équivalent de Boulez en France ou de Rautavara en Finlande. Orthodoxe croyant, Pärt a du quitté son pays natal dès 1980 sous la pression du régime soviétique, a gagné Vienne avant de s’établir à Berlin où il réside aujourd’hui. Portrait d’un compositeur très réservé, fervent sincère, pour ses 80 ans (né en 1935) dont la musique peut exprimer certes la prière d’un croyant, mais surtout l’exigence d’une conscience humaniste qui pose clairement la question du sens profond de la musique comme miroir de la condition humaine. Chaque partition peut s’entendre comme un questionnement libre, mordant parfois, suspendu souvent (comme en témoigne le cycle **Fratres** de 1977, révision de 1980 pour violon et piano qu’il faut absolument écouter dans l’interprétation du violoniste Gidon Kremer accompagné par Keith Jarrett). Ses œuvres hypnotiques, spirituelles, suspendues et planantes, intitulées en latin, en allemand mettent en scène des textes souvent sacrés mais pas uniquement, où jaillissent souvent l’onde des cordes en tutti saturés ou en crescendos énigmatiques, et l’éclair des percussions toujours très présentes (son fameux style tintinabulum, et souvent dans une spatialisation réverbérée. Adam’s passion est l’une des oeuvres les plus récentes de Pärt : réflexion sur la malédiction originelle qui pèse depuis toujours sur l’espèce humaine, sa possible mais délicate

rémission… ce qu'exprime le plus souvent le chant rentré, instrumental, symphonique ou choral, aux puissantes inflexions tragiques alternant avec des épisodes d'absolu murmure enivré…



Le documentaire édité en 2015 suit le compositeur une année durant pendant laquelle il s'est rendu en Estonie, au Vatican et au japon où il a reçu la très prestigieuse distinction, le Praemium Imperiale. En illustration, plusieurs extraits du spectacle Adam's Passion (créé à Tallinn la ville natale de Pärt en mai 2015), composé de 3 oeuvres majeures de Pärt, mises en scène par Bob Wilson (dont le fameux Adam's Lament, récente partition de 2011 critiquée et présentée dans les colonnes de classiquenews : LIRE le compte rendu critique du cd Adam's Lament d'Arvo Pärt, ECM New series. Le docu est suivi logiquement à 00h55, du spectacle Adam's Passion.



Extrait de la critique du cd Adam's Lament d'Arvo Pärt : Arvo Pärt: Adam's Lament (2011): *Voici assurément l'un des enregistrements les plus fascinants du compositeur contemporain estonien, Arvo Pärt. Fidèle depuis toujours à l'œuvre et au travail du musicien, le label ECM signe ici une réalisation exemplaire. Le connaisseur comme le néophyte y (re)trouvent la palette expressive d'une étonnante diversité propre au créateur contemporain. S'il ne se dit pas croyant (c'est à dire affilié à*

une religion particulière), – même s'il s'est converti au culte orthodoxe, Pärt s'est toujours scrupuleusement gardé de prêcher en musique-; son écriture diffuse un sentiment de plénitude, portée par une aspiration inextinguible vers l'Ailleurs; c'est aussi comme en témoignent les deux berceuses écrites en 2002 pour Jordi Savall (et son ensemble Hesperion XXI), une âme inspirée capable d'atteindre jusqu'à l'innocence de l'enfant qui demeure en chacun de nous.Curieux effet de continuité entre la nouvelle pièce Adam's Lament et le ***Beatus Petronius*** *(1990-2001) qui lui succède; les deux pièces s'enchaînent (et même se répondent idéalement), par un effet de murmure pacifiant au terme des déflagrations d'Adam's lament, murmure exprimé dès le début du Beatus en un climat suspendu immédiat… ; même recueillement aérien, suspension des mondes flottants, et surtout état indistinct entre ravissement et suprême compassion qui est l'antichambre vers cet autre monde, espace et infini à la fois, vers lequel tend toute l'oeuvre d'Arvo Pärt. S'il était un langage propre à nous abstraire de toute réalité matérielle, la musique de l'Estonien en écrirait le texte référentiel.Avec sa musique si sensorielle, les yeux se ferment et l'âme s'ouvre, s'affranchissant de toute nécessité. Avec ce nouvel opus à ajouter à un corpus déjà magistral en accomplissement du même type, le compositeur reste constant dans son irrépressible quête, porté par l'inextinguible certitude de ses propres visions.Pour autant, doué d'harmonies planantes, Arvo Pärt sait aussi saisir avec parfois violence: si le Beatus Petronius est caressant et d'un balancement hypnotique,* ***Adam's Lament*** *est d'une architecture élargie et d'un mouvement très dramatique. La pièce est dédiée à l'Archimandrite Sophrony, Sakharov et son message regroupe deux valeurs: humilité et amour..*

LIRE notre critique de Adam's Lament d'Arvo Pärt (1 cd ECM new series, 2011)

CD, concert : actualités de » Prima donna » l’opéra de Rufus Wainwright (2009)





CD, concert : actualités de » Prima donna » l’opéra de Rufus Wainwright (2009). Belle année 2015 pour Wainwright : en septembre, son opéra Prima Donna (créé en 2009) sort en disque et est repris à Athènes… De quelle diva le compositeur américano-canadien Rufus Wainwright s’est-il inspiré pour écrire son opéra Prima Donna créé en 2009 à Manchester ? Qu’il s’agisse de Régine Crespin ou de Maria Callas, l’oeuvre totalement chantée en français (cocorico!) évoque le retour à la scène d’une ancienne prima donna (« Régine Saint-Laurent ») à l’âge de 70 ans. A travers le livret, plusieurs thématiques passionnantes sont traitées ; l’image des artistes âgées (quel autre compositeur a conçu un rôle pour une soprano coloratoure mûre ?) et aussi la métamorphose de la femme et la perte de sa voix chantée donc de son identité y sont abordés : confrontée au jaillissement imprévu d’un sentiment amoureux irrépressible pour le journaliste venu l’interroger (incarné par le ténor Antonio Figueroa), la cantatrice comme Violetta Valéry (*La Traviata* de Verdi) à la fin de sa carrière parisienne, éprouve un désir irrépressible d’autant plus émouvant qu’il est intense et sincère, et vécu au crépuscule de sa vie… cette

rencontre ressuscite chez la vieille artiste, toutes les scènes d'amour qu'elle a jouées sans les éprouvées réellement (en particulier quand elle chantait son fameux rôle d'Aliénor : une prise de rôle qui la fait connaître et qui à l'époque avait déjà marqué le jeune journaliste). Leur rencontre et les épisodes du voyage de la diva dans son passé revivifié par l'apparition du jeune homme, font en particulier toute la valeur de l'acte II qui alterne immersion enchantée dans le passé où elle était jeune et adulée, et séquences plus âpres voire cyniques et désenchantées où l'ex diva évoque ses souvenirs perdus en présence du journaliste…

Deutsche Grammophon édite ce 11 septembre l'opéra Prima Donna en 2 cd avec dans le rôle titre, la créatrice Janis Kelly. Le chef George Petrou propose sa version de l'ouvrage lyrique **ce 15 septembre à Athène**, Théâtre Odéon Hérode Atticus avec bonus vidéo (signé Francesco Vezzoli) destiné à attirer les geek et jeunes branchés, la photographe Cindy Sherman paraîtrait dans le rôle de la diva et dans des costumes portés par Maria Callas, prêtés par la maison Tirelli (« PRIMA DONNA, a Symphonic visual concert » : programmé dans le cadre du Festival Epidaurus d'Athènes 2015, le 15 septembre, 21h30). En seconde partie de soirée, le compositeur Rufus Wainwright participe à la soirée en interprétant une sélection de ses mélodies et songs favorites. Prochaine critique complète de l'opéra PRIMA DONNA de Rufus Wainwright (2 cd Deutsche Grammophon) dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

Reprises de Prima Donna de Rufus Wainwright à Lisbonne le 27 novembre 2015, puis à Hong Kong le 1er mars 2016 (Hong Kong cultural centre). **+ d'infos, voir le site de Rufus Wainwright**

CD, compte rendu critique. Alesandro Stradella : San Giovanni Crisostomo. Mare Nostrum. Andrea De Carlo (1 cd Arcana / Andrea De Carlo, Mare Nostrum, septembre 2014)

CD, compte rendu critique. Alesandro Stradella : San Giovanni Crisostomo. Mare Nostrum. Andrea De Carlo (1 cd Arcana / Andrea De Carlo, Mare Nostrum, septembre 2014). Pas d'introduction fervente préparant l'auditeur dans les affres expressives entre vanité et vertu mais immédiatement un duo (entre deux conseillers impériaux de la Cour d'Eudoxie, soit comme la conversation et les commentaires de personnages secondaires) qui plonge dans l'acuité d'une action sacrée aussi ciselée que son oratorio déjà édité et mieux connu : San Giovanni Battista, véritable révélation qui alors confirmait l'autorité et la séduction d'un compositeur adulé en son temps, protégé par les grands dont la Reine Christine de Suède… Stradella révélé : voilà une gravure opportune qui vient accréditer l'originalité d'un tempérament qui sait sculpter la matière vocale avec une rare pertinence expressive car de toute évidence ici c'est essentiellement la langue des récitatifs qui porte la tension et la cohérence poétique comme la valeur méditative et spirituelle de l'oeuvre.

Favorisé par Innocent XI, Stradella compose un oratorio glorifiant le juste Crisostomo…

Joyau romain du XVIIème

Mare Nostrum en dévoile l'art sculptural des récitatifs



Antonio Stradella (1639-1689) marqua voire refaçonna selon son goût (immense) le genre de l'oratorio si fécond et florissant dans la Rome baroque (et ailleurs), celle de la fin du XVIIè, action sacrée aussi représentée dans les confraternités religieuses que dans les salons de la noblesse tels les Pamphili, Ottoboni, Ruspoli… Les « oratorios de palais » sont particulièrement prisés et aussi défendus par le pape lui-même : Innocent XI qui autour de 1680, se montre très exigeant voire interventionniste sur le genre lyrique : pour s'assurer de la conformité des drames joués en musique, il marqua sa préférence pour des livrets écrits par les cardinaux lettrés de la Rome pieuse et érudite. Les moyens investis sont importants et coûteux même pour des actions sacrées représentées dans les salons patriciens : décors, costumes, éléments scénographiques : c'est le cas de la Resurrezione de Haendel (1708) aboutissement emblématique de l'essor du genre, lui-même prolongeant naturellement ainsi tous les oratorios d'Alessandro Scarlatti (livrets du cardinal Pietro Ottoboni) représentés au Palais de la Chancellerie à Rome de 1693 à …1708.

L'art du récitatif

L'oratorio tend non à l'action et aux coups de théâtre comme à l'opéra, mais à la réflexion, voire la méditation sur les thèmes sacrés, et aussi sur les questions théologiques : le

récitatif y est particulièrement ciselé et expressif pour articuler et projeter, colorer et nuancer les riches thématiques du sujet sacré. L'air plus lyrique et vocal met en avant un sentiment pour séduire l'assemblée. Avant sa trentaine, Stradella oeuvre à Rome (dès 1667) à l'Archiconfraternité du très saint crucifix (Archiconfraternità del Santissimo Crocifisso de Rome) de Rome que l'auteur avait rejoint en 1653. Le compositeur si finement dramatique, est apprécié de ses patrons, tous riches patriciens romains : Chigi, Pamphili, Aldobrandini, Altieri, Christine de Suède donc, récente convertie à la foi catholique, laquelle écrit le livret de sa sérénade, Il Damone. En totalité, Stradella compose 6 oratorios : San Giovanni Battista (1675), La Susanna (1681), Ester liberatrice, San Giovanni Crisostomo, San'Editta, vergine e monaca, enfin Santa Pelagia. Chaque partition relevant de la ferveur particulière du mécène commanditaire, d'où le choix de sainte martyre plutôt peu connue aujourd'hui….

L'oratorio San Giovanni Crisostomo est probablement lié au pontificat direct d'Innocent XI élu en 1676 (ex cardinal Benedetto Odescalchi) qui oeuvra particulièrement à affirmer l'autorité de l'Église face aux menaces musulmanes d'invasion. Giovanni Crisostomo, est évêque de Constantinople en 398 ap JC, chef de l'église orientale sous la pontificat d'Innocent I. C'est l'impératrice Eudoxie qui le déposa en 403 l'obligeant à l'exil en Arménie. Le livret d'un auteur inconnu souligne le conflit entre Crisostomo, apôtre du dénuement et de la vanité du pouvoir, et l'Impératrice Eudoxia, narcissique et vaniteuse, aidée de Théophile, évêque d'Alexandre et grand rival de Giovanni. Conflit entre « Bouche d'or » (car Giovanni Crisostomo était un orateur hors pair) et celle qui voulait se faire édifier une sculpture à son image pour être adorer telle une divinité terrestre, comme Impératrice de Byzance.

Dans la seconde partie, l'envoyé de Rome – donc du Pape, soutient Crisostomo dans sa lutte contre l'arrogance des grands. Puis quand Giovanni exhorte les puissants à l'humilité, la réponse est sans appel de la part de

l’Impératrice : combat et détermination politique. Giovanni sera exilé.

Une écriture dramatique et contrastée proche du texte. La diversité des formes vocales (duos, trios pour les conseillers impériaux, associant aussi les protagonistes : Giovanni/l’envoyé romain, Théophile/idem, etc…), la vitalité contrastées des airs (finalement très courts mais d’autant plus expressifs et intenses, la richesse des caractères de chaque séquence, cette maîtrise emblématique et exceptionnelle du récitatif stradellien, défendent ici une partition somptueuse qui mérite par sa force dramatique et sa grande énergie expressive, la présente exhumation. Dans son unique air, Crisostomo disparaît de la scène au II, laissant désormais l’envoyé de Rome et la suite de Théophile développer l’enseignement allégorique de l’oratorio. Comme toujours l’apothéose des élus et des justes n’a pas lieu sur cette terre. Et la grandeur morale n’est révélée qu’après leur mort ou leur destitution.

Les palmes de la caractérisation vont à la basse **Matteo Bellotto** dans le rôle-titre ; ampleur, souffle, profondeur et justesse stylistique, avec une articulation limpide et claire. Sa partenaire dans le rôle d’Eudosia, –**Arianna Venditelli**-, aux aigus durs et parfois stridents voire déchirés, si elle ne manque d’abattage et de flexibilité, manque surtout de finesse et de nuances, de saine mesure dans son approche globale : moins d’agressivité et d’acidité auraient gagner à incarner une Eudosia à l’oposé de ce profil systématiquement hystérique (une vraie harpie déchaînée : on a bien compris la diabolisation exemplaire de l’arrogance politique mais à surjouer ainsi, la charge devient caricaturale et parfois inaudible). Fin, racé, souple lui aussi le Teofile du ténor **Luca Cervoni** s’affirme comme l’excellent contre-ténor Filippo

Mineccia dans le rôle vertueux et sage de l'envoyé de Rome.



Continuo chambriste mais expressif et nuancé, récitatifs ciselés (un vrai travail de caractérisation et de clarification linguistique a été mené : il porte ses fruits de toute évidence), prise de son valorisant les voix tout en conservant une bonne balance avec les instruments font la valeur de cette recréation qui atteste – en doutions-nous réellement ?-, de l'exceptionnelle intelligence dramatique d'un compositeur savant et sensuel, l'inestimable Stradella. Une initiative méritoire du festival Stradella de Nepi (Italie), ville natale du compositeur dans le cadre de son Stradella Project porté par **Andrea De Carlo,** directeur musical de **Mare Nostrum**. Malgré nos réserves sur le chant d'Eudosia, la réalisation suscite un CLIC de classiquenews pour le mois de septembre 2015.

Cd, compte rendu critique. Alessandro Stradella (1644-82) : San Giovanni Crisostomo, Rome vers 1670. Ensemble Mare Nostrum. Andrea de Carlo, direction. 1 cd Aracana 3760195733899. Enregistrement en septembre 2014.

VOIR sur le reportage **vidéo dédié à la recréation de San Giovanni Crisostomo, oratorio de Alessandro Stradella (réalisé en septembre 2014 à Nepi (Italie)**

Cd, annonce. Fantaisies Lyriques (transcriptions). Pascal Contet, Pascal Meyer (1 cd Sony classical).



Cd, annonce. Fantaisies Lyriques (transcriptions). Pascal Contet, Pascal Meyer (1 cd Sony classical). Transcrire signifie mieux diffuser ses oeuvres et aussi régénérer l'approche d'une partition d'un air grâce aux timbres spécifiques des nouveaux instruments de la transcription. Joués à l'opéra par un orchestre, les airs lyriques ainsi transcrits pénètrent l'intérieur des salons bourgeois, mais aussi les lieux de sociabilisation, c'est un nouveau public pour les compositeurs. Même les symphonies de Beethoven connurent un succès phénoménal transcrites pour piano (merci Liszt). Rien de plus naturel donc que de redecouvrir airs et mélodies (précisément : Bellini, Verdi, Wagner, mais aussi Gardel, Escaich, Schubert…) grâce au chant accordé de l'accordéon et de la clarinette au timbre si proche de la voix : une combinaison qui est aussi un condensé expressif d'une rare qualité fusionnelle voire poétique. C'est la promesse du nouveau cd à deux voix de l'accordéoniste Pascal Contet et du clarinettiste Paul Meyer. Un cycle lyrico-instrumental en 13 épisodes où Bach, Wagner, Schubert sont revisités, où Escaich dialogue avec Verdi… **FANTAISIES LYRIQUES** par Pascal Contet et

Paul Meyer 1 cd à paraître le 4 septembre 2015 chez Sony classical. **Compte rendu critique complet à venir dans le magasin cd des livres de classique news.com**

Tracklisting : Fantaisies lyriques, transcriptions

1 – Fantaisie sur Norma de Vincenzo Bellini (14’33)

2 – Jean-Sébastien Bach – Sicilienne de la Sonate pour flûte et clavecin en mi bémol majeur, BWV 1031 (3’35)

3 – Fantaisie sur Rigoletto de Giuseppe Verdi (10’53)

4 – Thierry Escaich – Capriccio sur Rigoletto – création (2’13)

5 – Franz Schubert – Litanei (2’44)

6 – Richard Wagner – Adagio (3’45)

7 – Thierry Escaich – Capriccio sur La Traviata – création (5’27)

8 – Fantaisie sur La Traviata de Giuseppe Verdi (9’15)

9 – Fantaisie sur Don Carlos de Giuseppe Verdi (9’25)

10 – Carlos Gardel – Volver tango chanson (arrangement Tomas Bordalejo : 5’24)

11 – Improvisation – Travel 1 (Paul Meyer, Pascal Contet : 1’16)

12 – Carlos Gardel – Por una cabeza(arrangement Tomas Bordalejo : 2’54)

13 – Improvisation – Travel 2 (Paul Meyer, Pascal Contet : 2’18)

Paul Meyer, clarinette
Pascal Contet, accordéon

Arrangements accordéon & clarinette
Pascal Contet & Paul Meyer, sauf T. Escaich (4, 7) et C. Gardel (10, 12)
Enregistré à Montreuil (93) en mai 2015

CD annonce. cd Arie napolitaine par Max Emanuel Cencic (Decca). A paraître le 2 octobre 2015



CD annonce. cd Arie napolitaine par Max Emanuel Cencic (Decca). A paraître le 2 octobre 2015. Après le formidable Artaserse (1730, révélé dès 2012) de Leonardo Vinci (auteur présent à nouveau ici), à la fois tremplin des jeune nouveaux hautes contres (Fagioli, Berna Sabadus, Mynenko…) et ouvrage d'un flamboyant lyrisme propre à la Naples du XVIIè, le contre ténor croate né en 1976 (altiste) **Max Emanuel Cencic** affirme un goût sûr pour le défrichement rare et d'autant plus admirable : il continue d'explorer les trésors oubliés parténopéens avec un nouvel album édité par Decca, début octobre 2015 : ***Arie Napoletane***, nouveau récital, comportant plusieurs révélations, joyaux de l'*opera seria napolitain* du début du XVIII e siècle (soit 10 enregistrements en première mondiale); le travail du chanteur observe et la sensualité virtuose des airs d'héroïsme ou de langueur et l'impact linguistique des récitatifs qui mettent en avant le texte, élément essentiel de la lyre italienne baroque. A l'époque, la machine napolitaine doit sa grande réputation et son extraordinaire séduction au chant des castrats (Farinelli, Senesino ou encore Caffarelli s'y sont révélés), enfants musiciens virtuoses produits des quatre conservatoires de Naples sur lesquels régnèrent des auteurs attentionnés et soucieux de l'essor de leurs élèves chanteurs : Alessandro Scarlatti, Leonardo Leo, Leonardo Vinci, Nicola Porpora ou encore Giovanni Battista Pergolesi… Les amateurs de chant passionné autant que contourné retrouvent ici Max Emanuel Cencic, cette voix flexible, corsée, contrastée qui aime cultiver les défis vocaux. Comme Cecilia Bartoli, Cencic aime approfondir et bien préparer chaque récital lyrique… Celui-là en est un, après un précédent dédié à Adolf Hasse, « Apollon européen », auteur de virtuosités elles aussi langoureuses et

héroïques… (LIRE notre compte rendu du **cd Rokoko**, édité par Decca déjà en janvier 2014 avec l'excellent ensemble Armonia Atenea de George Petrou). Prochaine critique développée du cd Arie napolitaine par Max Emanuel Cencic dans **le mag cd dvd livres de classiquenews.com**

LIRE aussi notre critique développée du **DVD Artaserse de Leonardo Vinci**

CD, réédition événement : The sound of Glenn Gould (Sony classical), annonce

CD. Sony classical annonce plusieurs coffrets Glenn Gould : « The sound of Glenn Gould », dédié à l'héritage musical du pianiste canadien le plus atypique du XXème siècle. Un génie, un travailleur obsédé par la perfection sonore, un phénomène indiscutablement. Il est né à Toronto au Canada le 25 septembre 1832 et est mort en 1982 à l'âge de 50 ans. L'édition Glenn Gould 2015 chez Sony célèbre les 33 ans de la mort du pianiste devenu légendaire. Devraient paraître ainsi le 11 septembre 2015, plusieurs coffrets présentant partie ou intégralité de ses enregistrements pour Sony, de surcroît totalement remastérisés. Son premier enregistrement de Jean-Sébastien Bach en 1955 avait constitué un événement sans

précédent. Glenn Gould l'excentrique et le perfectionniste « réinventait » le son de JS Bach au piano. Glenn Gould après des récitals plébiscités par un immense public interrompit sa carrière en avril 1964 pour ne se consacrer qu'au studio où il devait enregistrer l'essentiel de son oeuvre musicale : avec lui, l'idée de l'interprète recréateur, jouant les grands classiques comme s'il improvisait (et tout en respectant à la lettre chaque partition) se réalise. A en croire ses admirateurs les plus ardents, succomber au jeu de Gould, c'est comme entrer en religion. Son engagement, son charisme, sa silhouette fantasque aussi comme son tempérament introverti et secret, ont beaucoup nourri le mythe. Glenn Gould a offert à l'édition discographique, comme Karajan lui aussi obsédé par le son sublimé par la technologie, ses lettres de noblesse. C'est **Michaël Stegemann** qui a supervisé la nouvelle édition Glenn Gould 2015. Parution annoncée le 11 septembre 2015.



Showcase à la Fnac, le 25 septembre 2015, 18h, jour anniversaire de Glen Gould. Détail des coffrets édités par Sony classical, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

Qui est Glenn Gould ?



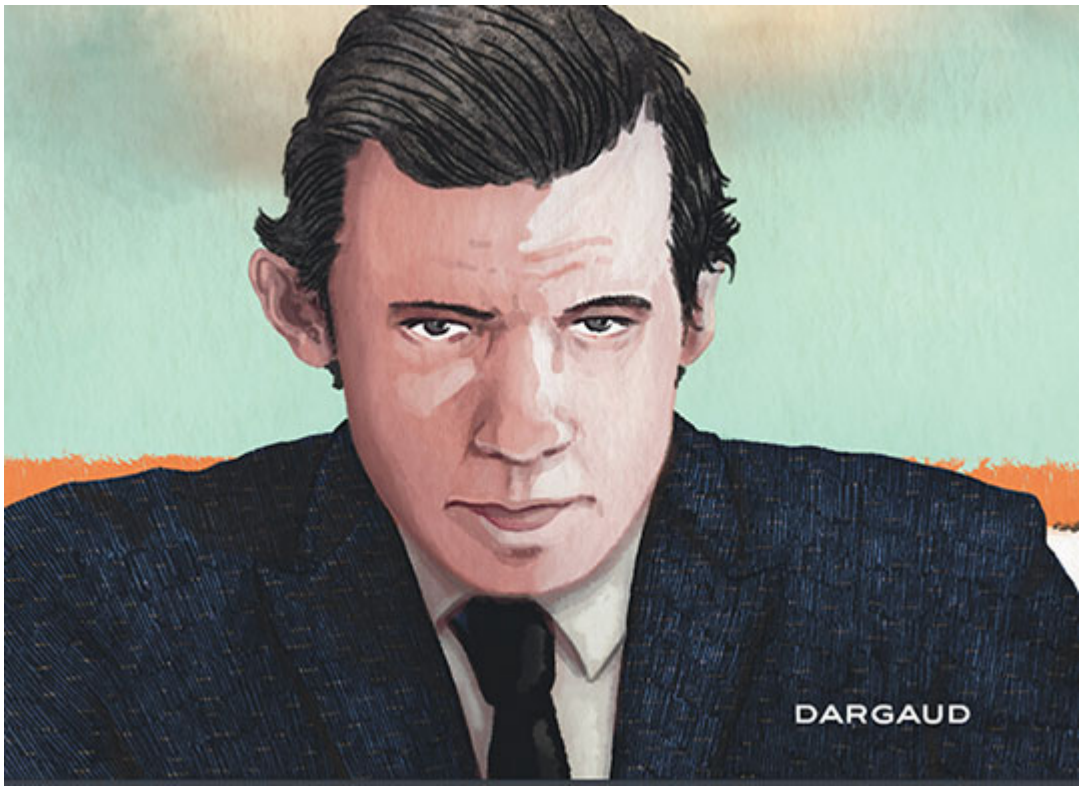
Comment expliquer la fascination que l'interprète mais aussi l'homme ont suscité auprès d'un public qu'il a décidé, en 1964, de mettre à distance ? Sa famille, sa mère organiste, ses premiers concerts, son travail surtout le distingue tel un musicien habité par la musique. Homme de la nuit, homme du montage et de l'enregistrement, il n'aura cessé en définitive de revenir toujours sur la perfection de son jeu. Sous l'oreille attentive du micro (réglé par la firme CBS / Sony classical) : multiplier les options, n'en trouver qu'une viable ; explorer le mystère de l'œuvre ; s'identifier au compositeur et par un phénomène d'identification qui confine à la transe, ne faire qu'un avec la pensée de l'auteur, Bach en particulier, et transmuer l'approche de l'interprète en acte de composition. Ainsi le mythe de l'interprète créateur se matérialise sous les doigts du prodige.

L'art de Glenn Gould, esthète radical s'adresse non à la foule mais à l'individu.

Rapport intime, pression et tension d'une introspection partagée attestent en vérité de sa quête originale qui, au-delà de l'exigence technicienne et technologique, -combien de temps passé à penser la musique, à exercer ses doigts sur le piano, puis à monter et démonter les bandes enregistrées ?- pour obtenir du sens.

L'homme qui a fait de l'enregistrement en studio une seconde langue musicale, n'espérait qu'un résultat : l'approfondissement et la réalisation d'un travail spirituel sur la matière musicale. Lui-même convaincu de l'au-delà, tentait d'approcher cette idée d'absolu, ce qui confère à son travail, sa signification quasi mystique. Des ténèbres de la nuit, jaillit la lumière inespérée. Ses dernières fugues de Bach, ce rituel devenu célèbre où il jouait contre le clavier, sur une chaise basse aux pieds avant surhaussés, en chaussettes, mitaines aux mains pour entretenir la chaleur des os propice à la fluidité du geste et la souplesse des extrémités…, nourrissent le portrait sacralisé de l'interprète.

Cet aspect mystificateur de l'homme et de son « œuvre » ne cesse de poser des questions sur le sens de la musique certes, sur l'apport que transmet un interprète, tiraillé entre un narcissisme déplacé mais tentateur, une musique qui le dépasse, la figure du compositeur qui prédomine, et aussi le sens supérieur qu'il exprime comme personne. Où se situe l'unicité du pianiste malgré l'absolu de la musique qu'il sert ? Bruno Monsaingeon, réalisateur qui s'est beaucoup dédié à transmettre la personnalité et l'oeuvre du pianiste canadien précise : « Il y a chez Gould une dimension philosophique, quelque chose qui dépasse de loin la sphère musicale. Les problèmes qu'il pose sont d'ordre universel. C'est un phénomène christique. ». En septembre 2015, les divers coffrets annoncés par Sony classical devraient à nouveau renseigner sur la complexité de l'homme, la richesse de son héritage sans lever le voile sur son tempérament (re)créateur.



LIRE aussi notre compte rendu de l'excellente BD portrait graphique de « Glenn Gould : Une vie à contretemps » par Sandrine Revel (Dargaud, CLIC de classiquenews de septembre 2015)…

C'est d'abord une bande dessinée avant d'être l'illustration de la vie et de l'œuvre du pianiste canadien. C'est à dire que le lecteur y trouve et s'y délecte d'une construction dramatique qui passe d'abord par l'image, le séquençage des tranches de vie, la mise en page et la force parfois très poétique des créations graphiques. Par le truchement des images et des compositions chromatiques de ce "roman graphique" (dixit l'auteure), le lecteur accède à cet imaginaire puissant qui inspire à Gould, ses choix artistiques et ses choix de vie. C'est un solitaire, un poète, un surdoué génial qui socialement et humainement eut quelques difficultés à communiquer et à fonctionner. Mais comme tous les concepteurs, la force de la pensée agit comme une machine productive d'une redoutable efficacité, tel un ordinateur à l'échelle humaine…

Palmyre (Syrie), cité martyre a perdu son joyau, le temple de Bêl



Palmyre (Syrie), cité martyre a perdu son joyau, le temple de Bêl, dynamité et définitivement détruit par le groupe état islamique. Après la destruction importante le 24 août dernier, du temple de Baalshamin, l'Organisation des Nations unies a confirmé lundi 31 août que des images satellite indiquaient la destruction du temple de Bêl, monument le plus spectaculaire de la cité antique. Le groupe Etat Islamique (EL) en avait revendiqué la destruction plus tôt dans la journée. Le temple de Bêl, *une rangée de colonnes proche ont bel et bien été détruits*, selon un communiqué de l'Institut des Nations unies pour la formation et la recherche (Unitar).



Mi-août 2015, les djihadistes avaient exécuté l’ancien directeur des Antiquités du site, l’érudit **Khaled Al-Assaad** (il avait 82 ans et a été décapité le 18 août 2015). Khaled Al-Assaad était l’un des rares spécialistes capables de lire le palmyrénien ancien, d’identifier et authentifier les statues et reliefs. Malgré des menaces directes, l’archéologue et chercheur n’avait jamais quitté le site dont il était l’âme.